Document généré le 11 oct. 2024 23:24

Urgences

Face aux ténèbres sous le signe de Job, ou les confessions de William Styron

William Styron, *Face aux ténèbres. Chronique d'une folie* , traduction de Maurice Rambaud, Paris, Gallimard, coll. " Du monde entier ", 1990, 126 p.

Renald Bérubé

Numéro 31, mars 1991

Poétique de la note

URI : https://id.erudit.org/iderudit/025642ar
DOI : https://doi.org/10.7202/025642ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Urgences

ISSN

0226-9554 (imprimé)
1927-3924 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Bérubé, R. (1991). Compte rendu de [Face aux ténèbres sous le signe de Job, ou les confessions de William Styron / William Styron, *Face aux ténèbres. Chronique d'une folie* , traduction de Maurice Rambaud, Paris, Gallimard, coll. " Du monde entier ", 1990, 126 p.] *Urgences*, (31), 127–136. https://doi.org/10.7202/025642ar

Tous droits réservés © Urgences, 1991

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Face aux ténèbres sous le signe de Job, ou les confessions de William Styron

Renald Bérubé

À Louise Corbeil
et Hubert Paradis

Je crains ma propre crainte, et elle tombe sur moi, — et ce que je redoute m'arrive:
Jamais je ne suis tranquille, jamais de calme, — jamais je n'ai de repos et sur moi fond le tourment!

Livre de Job, III, 25-26[1]

JOCASTE — Notables de ce pays, j'ai cru bon d'aller offrir aux dieux dans leurs temples ces couronnes et ces parfums. Œdipe est le jouet de mille pensées qui l'affolent. Un homme raisonnable, comparant les prophéties, jugerait des nouvelles par les anciennes. Lui, il croit tout ce qu'on lui dit, pourvu qu'on réveille ses craintes.

Sophocle,
début du troisième épisode d'*Œdipe Roi*[2]

Tandis qu'il restait assis là, la faim grandissant et s'épanouissant en lui, il sentit qu'il n'avait guère connu d'époque, dans sa vie, où il n'eût été en train de marcher, et malade de solitude ou de crainte.

William Styron, *La marche de nuit*[3]

... j'avais entendu Travis parler avec Miss Sarah de cet homme, Cobb, des choses terribles qui l'avaient atrocement éprouvé, tout comme Job, en l'espace d'une seule

---

1 *La Sainte Bible*, nouvelle édition publiée sous la direction de Son Eminence le Cardinal Liénart, Paris, La Bible pour tous, 1956, p. 619.
2 Sophocle, *Théâtre complet*, traduction, préface et notes de Robert Pignarre), Paris, Garnier-Flammarion, n° 18, 1964, p. 127.
3 William Styron, *La marche de nuit*, traduction de Michel Mohrt, coll. « Du monde entier », Paris, Gallimard, 1963, p. 174.

année [...]. *(Car si j'ai peur d'une chose elle m'arrive et ce que je crains me survient: je ne suis ni tranquille ni calme, je ne me repose pas: c'est l'agitation qui vient!...)*

William Styron,
Les confessions de Nat Turner[4]

C'était en 1951. William Styron, jeune romancier originaire du Sud des Etats-Unis, de Virginie plus précisément où il est né en 1925, venait tout juste de faire paraître un premier roman, *Lie Down in Darkness*, qui serait deux ans plus tard traduit en français sous le titre *Un lit de ténèbres*[5]. Au moment de la parution américaine du roman, le jeune écrivain Styron, lieutenant de la Seconde Guerre mondiale, venait tout juste d'être rappelé sous les drapeaux: c'était l'époque de la guerre de Corée. Ce deuxième séjour dans l'armée sera bref, Styron souffrant d'une maladie oculaire — mais cette dure expérience du rappel, selon les deux sens que le mot peut ici avoir, fera l'objet du deuxième livre de Styron, un court roman intitulé *The Long March* (1953), si on peut se permettre l'oxymore court roman/*long march*.

Entre les deux guerres, Styron avait étudié la création littéraire (sous la direction de William Blackburn) à l'Université Duke de Caroline du Nord, dont il avait obtenu un diplôme en 1947; puis il allait devenir *associate editor* d'une maison d'édition relevant de McGraw-Hill, poste dont il serait congédié six mois plus tard — cet épisode allait être évoqué bien des années après dans *Sophie's Choice* (1979), à ce jour le dernier roman publié par Styron[6] et dont le cinéma a tiré le film à succès que l'on sait, mettant en vedette Meryl Streep.

Lie Down in Darkness: c'était donc en 1951. Le roman allait valoir à son auteur, l'année suivante, le Prix de Rome décerné par la prestigieuse Académie américaine des arts et des sciences. Déjà, après un premier roman, Styron était un

---

4 William Styron, *Les confessions de Nat Turner*, traduction de Maurice-Edgar Coindreau, coll. « Du monde entier », Paris, Gallimard, 1969, p. 70.

5 William Styron, *Un lit de ténèbres*, traduction de Michel Arnaud, coll. « Du monde entier », Paris, Gallimard, [1953] 1963, 520 p.

6 William Styron, *Le choix de Sophie*, traduction de Maurice Rambaud, coll. « Du monde entier », Paris, Gallimard, 1981, 630 p.

auteur reconnu. Non seulement reconnu, mais bien plutôt tout à la fois reconnu et associé par la critique à un prédécesseur de très grand renom, ce qui peut constituer un héritage à double tranchant, comme on le dit d'une arme: le titre du premier roman de Styron n'allait pas sans évoquer le très célèbre *As I Lay Dying* (1930)[7] de William Faulkner — et Faulkner, célébré à la fois par Sartre, Camus et Malraux, mais accueilli avec bien des réserves par les siens du Sud et par le reste de son pays, venait tout juste, en 1950, de recevoir le prix Nobel de la littérature. Ce qui n'allait pas lever toutes les réserves ni toutes les hésitations; mais enfin, personne n'étant prophète dans son pays, il fallait à tout le moins faire contre bonne/mauvaise fortune bon cœur (malgré tout): comment ne pas reconnaître la reconnaissance que signifie un Nobel? Or Faulkner, malgré le Sud comme malgré le Nord de son pays qui tous deux, mais bien différemment, se souvenaient de la Guerre de Sécession et de ses suites, *incarnait* les obsessions de son Sud natal vaincu, tout autant qu'il leur donnait forme littéraire en des œuvres étonnantes qui faisaient appel — avant même que l'expression ne fût inventée — à la modernité textuelle et à la renaissance culturelle du Sud. Or (*bis*): Styron était aussi originaire dudit Sud et son écriture, de toute évidence, au-delà de la parenté des titres, connaissait bien la prosodie et les procédés narratologiques/rhétoriques faulknériens. À quoi il faut bien ajouter ceci: quand Faulkner mourut, en 1962, Styron fut, hors les membres immédiats de la famille du défunt, la seule personne autorisée à assister aux cérémonies funéraires. Quand on sait les réticences de Faulkner en regard de tout ce qui touchait sa personne et sa famille, quand on sait que pour lui son œuvre devait oblitérer son auteur, on reconnaîtra qu'il s'agit là d'un hommage qui ressemble à la reconnaissance d'une filiation. Mais les héritages, même si ou parce qu'ils sont prestigieux, peuvent être à double tranchant (*bis*). Question(s) que se pose, consciemment ou non, toute personne en état d'héritage: qu'ai-je fait pour mériter ce dernier, qu'attend-on de moi?

Autant l'œuvre de Faulkner aura été abondante et lentement reconnue, autant celle de Styron sera réduite quant au

7 William Faulkner, *Tandis que j'agonise*, traduction de Maurice-Edgar Coindreau, préface de Valery Larbaud, coll. « Du monde entier », Paris, Gallimard, [1934] 1966, 276 p.

nombre de ses titres, mais rapidement célébrée: après *Lie Down in Darkness* et *The Long March*, Styron fera paraître *Set This House on Fire* (1960)[8] et *The Confessions of Nat Turner* (1967) — deux gros romans dont le deuxième, qui engendra une curieuse controverse (c'était l'époque de la lutte pour les droits civiques, du *Black Power*), mettait en scène l'instigateur d'une des révoltes les mieux organisées des esclaves noirs américains (en 1831, en Virginie); il vaudra à son auteur le prix Pulitzer de littérature. Au cours des ans, trois ouvrages s'ajouteront à ces quatre premiers: une pièce de théâtre non traduite en français, *In the Clap Shack* (1973); puis un roman qui devient un succès populaire, *Le choix de Sophie*, douze ans après *Les confessions*; enfin, un recueil d'essais, *This Quiet Dust* (1982), traduit en français trois ans plus tard sous le titre *Cette paisible poussière*[9]. En tout et partout, de 1951 à 1982, sept ouvrages. Dont quatre gros romans, sur lesquels surtout reposent la célébrité certaine de leur auteur.

1951: c'était donc l'année de *Lie Down in Darkness*. Quarante ans plus tard ou presque, publié en 1990 et traduit en français la même année, un bref essai de Styron dont le titre ne peut que nous renvoyer à celui de son premier roman: *Darkness Visible*, dont le sous-titre se lit ainsi: *A Memoir in Madness*. Ce qui, traduit par Maurice Rambaud, donne *Face aux ténèbres. Chronique d'une folie*[10]. En clair et sans équivoque, courageusement, le sous-titre résume déjà le sujet de l'essai qui prend la forme d'une chronique (depuis un bon moment déjà, le Sud nous a habitués à ce «genre», à cette façon de raconter un fait s'inscrivant dans l'histoire, *h* minuscule ou *h* majuscule): en 1985, à l'âge de soixante ans

---

8 William Styron, *La proie des flammes*, traduction de Maurice-Edgar Coindreau, préface de Michel Butor, coll. «Du monde entier», Paris, Gallimard, 1962, XX et 623 p.

9 William Styron, *Cette paisible poussière et autres écrits*, traduction de Maurice Rambaud, coll. «Du monde entier», Paris, Gallimard, 1985, 414 p. Il faut absolument lire ce recueil souvent autobiographique qui s'ouvre sur des remarques au sujet de la controverse créée autour des *Confessions de Nat Turner*, pour parler ensuite — et longuement — du Sud; pour parler aussi de la guerre, de divers écrivains (Thomas Wolfe, Scott Fitzgerald, Robert Penn Warren, Faulkner, James Jones, etc.), d'ouvrages contemporains; Styron évoque aussi des souvenirs personnels, dont la fondation de la *Paris Review* à laquelle il collabora en 1952, et ceux liés à l'écriture de ses deux premiers romans.

10 William Styron, *Face aux ténèdres. Chronique d'une folie*, traduction de Maurice Rambaud, coll. «Du monde entier», Paris, Gallimard, 1990, 126 p.

et en pleine gloire, Styron est frappé d'une dépression qui le mène aux lisières de la folie et du suicide. En 1987 d'abord, suite aux commentaires suscités par le suicide de l'écrivain italien Primo Levi, Styron témoignera: « C'est la seule et unique fois où j'eus le sentiment que d'avoir ainsi violé ma vie privée, et pour la livrer au public, en valait finalement la peine » (p. 55); il témoignera à nouveau par une conférence présentée « en mai 1989 à l'occasion d'un symposium sur les troubles de l'affectivité patronné par le Département de psychiatrie de la Faculté de médecine de l'Université John Hopkins » (p. 7); le texte de la conférence, « considérablement étoffé » deviendra « un essai publié en décembre de la même année dans *Vanity Fair* » (*id.*). Étoffé à nouveau de ce que Styron avait dû laisser de côté à cause des contraintes d'espace de *Vanity Fair*, cet essai est devenu la chronique intitulée *Face aux ténèbres*.

* * *

Il ne saurait être question de résumer ce petit livre divisé en dix chapitres; sa genèse même montre que Styron, sans doute, pourrait toujours l'«étoffer» davantage, que ce petit livre est déjà en quelque sorte un résumé, le résumé de ce qui, d'une expérience personnelle intime et douloureuse, est actuellement dicible. Ce dernier mot pouvant s'entendre selon deux acceptions: ce que la pudeur de Styron, très réservé quant à sa vie privée, s'autorise actuellement à dire; ce que Styron l'essayiste — celui qui s'essaie, attentif, patient, acharné — comprend assez clairement et est donc actuellement capable de dire de l'aventure qui lui est advenue. Car à juste titre, s'agissant de la « tempête des ténèbres » (p. 73), Styron insiste: « ... il convient de ne pas oublier à quel point les visages de la dépression reflètent des idiosyncrasies particulières » (p. 66). Petit livre qu'il ne saurait être question de résumer: d'autant plus que ses ondes de choc, lourdes et pourtant diffuses, sourdes, ne cessent de se répercuter — vous le savez bien, la deuxième lecture du livre, déjà, mène bien plus loin l'entendement pourtant clair de la première. Alors? S'agissant d'un essai, d'une chronique écrite par un romancier, vous lisez donc aussi un récit — Styron raconte, découpant et aménageant un temps qui va, en gros, de juin 1985 à février 1986, époque de la dépression vécue puis surmontée que couvrent, en gros (*bis*), les huit premiers chapitres du livre, divers moments de cette dépression et ce

que, après coup, il peut en dire. Les deux derniers chapitres, en gros (*ter*), se situent surtout dans l'après-coup de la réflexion et de l'écriture rendant possible ce que nous lisons. Témoignage, essai, chronique, récit: nous venons de lire l'autobiographie d'un moment précis, d'une expérience précise, de la vie de William Styron, écrivain. Qui a choisi, jeu des titres, de nous renvoyer, par cette autobiographie précisément située dans un moment de sa vie, à son premier roman: continuité, boucle bouclée? Premier roman ou chronique d'une folie personnelle, on explore toujours ses ténèbres, qu'il s'agisse d'un lit d'icelles et qu'on se trouve face à celles-ci?

Donc, Styron raconte. D'abord un voyage à Paris, fin octobre 1985, où il allait recevoir le Prix Mondial Cino del Duca — Cino del Duca qui avait été, «par hasard» (p. 17), l'éditeur français du premier roman de Styron. Voyage en soi glorieux, gratifiant, voyage qui se déroule pourtant fort mal, l'état de Styron engendrant toutes sortes de petites catastrophes: «En l'occurrence, la féroce *intériorité* de la souffrance engendrait en moi une immense inattention...» (p. 34). Puis Styron évoque (chapitre II) Albert Camus et Romain Gary; Camus dont *L'étranger* fut à l'origine de la technique narrative employée par Styron dans *Les confessions de Nat Turner* (p. 37-38); Camus qui avait admiré *Un lit de ténèbres* et que Styron allait enfin rencontrer, grâce à un ami commun, Romain Gary, juste au moment où l'accident de la route emportait Camus. Et Styron d'évoquer la réflexion sur le suicide contenue dans *Le mythe de Sisyphe*, «la constance de la tonalité mélancolique» (p. 41) du texte camusien. D'évoquer aussi ses rencontres et discussions avec Gary et Jean Seberg, son épouse, dont on sait les fins qui furent les leurs. Chapitre III, Styron relate les morts d'Abbie Hoffman, le célèbre contestataire des années 1960, du poète sudiste Randall Jarrell, de Primo Levi — cette dernière mort lui inspirant un premier témoignage sur la dépression et le suicide. Et Styron alors, chapitre IV, de rappeler l'antique mélancolie, mot qu'il préfère de beaucoup à dépression (p. 59), et de parler des manifestations premières de son mal, en juin 1985: il avait dû, à ce moment-là, mettre fin à son usage habituel de l'alcool, «substance dont je n'avais cessé d'abuser depuis quarante ans» (p. 63). Sevrage qui le laisse «trahi» (p. 64), «abandonné» (p. 65): «J'étais en proie à une sorte d'engourdissement, d'apathie, mais plus spécialement

de bizarre fragilité» (p. 68) — il se retrouvera sous médication, prenant de l'Halcion (p. 75), médicament qui l'aide à dormir un peu, mais dont il découvrira plus tard les risques d'effet dépressif. Se remémorant Emma Bovary — quand on sait l'admiration de Styron pour le roman de Flaubert — implorant l'aide du maladroit/démuni curé du village, Styron parle ensuite (chapitre V) de ses rencontres, après le voyage à Paris, avec le docteur appelé Gold, psychiatre — de toute évidence, Styron n'était pas tombé sur le bon... filon, ne rencontrait pas le plus inventif des représentants de la profession. Ses lectures, déjà, lui en avait appris davantage que ce que pouvait lui distiller le docteur Gold; et son épouse (Rose, à qui est dédié l'essai) lui était d'un support bien plus sûr (p. 87). Si bien qu'au moment (chapitre VI) où il se découvre en train de tramer la destruction de son carnet de notes le plus intime, Styron sait que le suicide le guette de près — ce que l'écoute de la *Rhapsodie pour contralto* de Brahms (p. 100) lui fait brusquement refuser en lui rappelant les plaisirs et bonheurs de sa vie. Reste alors l'entrée à l'hôpital (chapitre VII), où il passera près de sept semaines (chapitre VIII) qu'il relate avec un sens critique aigu, avec beaucoup d'humour aussi, l'humour on le sait étant déjà un signe de la meilleure santé. Retenir cette phrase: «Pour moi, les vrais guérisseurs furent la solitude et le temps» (p. 105). Aux chapitres IX et X, Styron relit, «pour la première fois depuis des années» (p. 119), des extraits de ses romans: «... je fus abasourdi de constater avec quelle minutie j'avais créé le paysage de la dépression» (*id.*). Et il rappelle alors son enfance, son père qui «combattit lui aussi la Gorgone» et la mort de sa mère alors qu'il avait treize ans (p. 120). Ce qui lui fait résumer une analyse sur le «deuil avorté» menée par Howard I. Kushner qui, pour illustrer sa thèse, choisit l'exemple d'Abraham Lincoln (p. 120-122). Pour conclure, littérature et mélancolie ayant leurs droits, que depuis toujours, un toujours remontant à Job, Sophocle et Eschyle par exemple, la dépression mal nommée a été bien décrite — en particulier en ce début de *La divine comédie* de Dante (dont on nous permettra de dire jusqu'à quel point Hubert Aquin l'aimait) que Styron cite selon l'original et en traduction:

> Au milieu du chemin de notre vie
> je me retrouvai dans une forêt obscure,
> car j'avais perdu la voie droite (p. 124-125).

Pour conclure (*bis*) qu'il est possible de vaincre « cette désespérance au-delà de la désespérance » (p. 126).

Ainsi peut-être, esquisse approximative et partiale qui n'a pas de réserves à se qualifier ainsi, pourrait se donner à lire un résumé de ce petit livre qu'il ne saurait être question de résumer.

* * *

Quitte à ajouter, pour conclure à notre tour, les quelques remarques suivantes qui veulent bonifier notre lecture-résumé du parcours styronien dans son ensemble comme dans son dernier ouvrage.

Souligner d'abord que *Face aux ténèbres* donne en épigraphe, dans une autre traduction, l'extrait du *Livre de Job* que nous avons placé en première épigraphe de ce texte — et que cet extrait, dans une autre traduction encore, se retrouvait déjà dans *Les confessions de Nat Turner*, ainsi qu'en témoigne notre quatrième épigraphe. Que la préface à l'édition française de *La proie des flammes*, signée Michel Butor, s'intitule « Œdipus americanus » : *Œdipe* et *Job*, on l'aura constaté en comparant les première (que reprend et qui répète tout à la fois, donc, la quatrième: continuité et/ou boucle bouclée) et deuxième épigraphes de ce texte, peuvent parler le même langage, celui de la crainte folle qui se nourrit d'elle-même et qui ne peut, semble-t-il, écouter qu'elle-même, étant tout entière au seul affût de ce qui la nourrit. C'est-à-dire que la dépression se nourrit de toutes nos craintes, dans cette *Longue marche* de nos vies que souligne notre troisième épigraphe tirée du deuxième ouvrage de Styron dont on sait qu'il est directement issu d'une expérience de l'auteur.

Citer ensuite, malgré sa longeur, l'extrait suivant du chapitre V de *Face aux ténèbres* :

> Par la suite, je devais peu à peu acquérir la conviction que dans certaine perte accablante éprouvée dans mon enfance, résidait vraisemblement la genèse de mon mal; en attendant, et tout en mesurant la dégradation de ma condition, j'éprouvais à propos de tout un sentiment de perte. La perte de tout respect de soi est un symptôme bien connu, et pour ma part, j'avais pratiquement perdu tout sens de mon moi, en même temps que toute confiance en moi. Ce sentiment de perte risque de dégénérer très vite en dépendance, et la dépendance risque de

> faire place à une terreur infantile. On redoute la perte de tout, les choses, les gens qui vous sont proches et chers. La peur d'être abandonné vous étreint. De rester seul dans la maison, fût-ce quelques instants, me plongeait dans une panique et une agitation intenses (p. 86-87).

Sans romantisme ni ostentation, avec la minutie attentive de celui qui a voulu comprendre et survivre, Styron réussit ici un merveilleux résumé du cycle infernal de la dépression qui pourrait bien être notre mal du siècle — l'un de nos maux du siècle, en tout cas. Dans un monde qui n'en finit plus de valoriser la machine et la production, comment le moi peut-il garder pour lui-même du respect, comment peut-il échapper au sentiment de sa perte? Le suicide, paradoxalement, risque d'apparaître alors comme le lieu possible d'un mieux-être; et la tentation de la régression comme le lieu de l'accomplissement sans compromissions. Sous le titre « Vous avez dit mélancolie?», nous rendions compte, ici même dans le n° 19 d'*Urgences* (janvier 1988, p. 117-120), de quelques parutions récentes traitant de la mélancolie/dépression/déprime; le précieux témoignage de Styron, d'autant plus précieux qu'il est à la fois autodidacte et averti, constitue désormais un document qui doit trouver sa place parmi les meilleurs ouvrages sur le sujet. La lecture de *Face aux ténèbres* ne peut que donner le goût, par exemple, de relire la très belle étude d'Alice Miller, *Le drame de l'enfant doué* [11], même si cette dernière traite surtout de la maniaco-dépression alors que Styron décrit sa dépression comme « unipolaire» (p. 61); dans les deux livres, la perte du respect de soi et la démarche régressive sont au cœur de l'argumentation.

Justement, sentiment de perte et peur d'être abandonné: on l'a vu, c'est ce langage qu'utilise Styron pour parler de la nécessité devant laquelle il s'est trouvé de mettre fin à son usage de l'alcool, sevrage obligé qui correspond aux débuts de sa dépression (p. 63-65). Cette situation aurait réitéré, réactualisé chez Styron les sentiments liés à la plongée de son père « dans le gouffre du désespoir» et à la mort de la mère (p. 120), sentiments qu'il avait réussi jusque-là, alcool aidant, à maîtriser? Une chose est claire en tout cas, dont veut rendre compte le jeu des épigraphes coiffant ce texte et

---

11 Alice Miller, *Le drame de l'enfant doué. À la recherche du vrai Soi* [1979], traduit de l'allemand par Bertrand Denzler et revu par Jeanne Etoré, coll. « Le fil rouge », Paris, PUF, 1987, 132 p.

dont témoigne la relecture étonnée que fait Styron lui-même de certains passages de ses œuvres: ceux-ci disent bien que le mal-aise décrit dans *Face aux ténèbres* était présent dans le texte styronien depuis *Un lit de ténèbres*.

Nous l'avons souligné tout au début de cet article, revenons-y en sa fin: comme Faulkner, Styron est originaire du Sud des Etats-Unis. D'un lieu qui a connu chez lui la défaite militaire, d'un lieu vaincu et minorisé, d'un lieu exilé en quelque sorte dans un pays triomphant. Comment ne pas être frappé par le fait que les écrivains dont parle davantage Styron: Camus, Gary, Jarrell, Levi, se trouvaient tous, d'une manière ou d'une autre, dans la même situation? L'étranger — Meursault ou Emma Bovary, Œdipe ou Job —, dépourvu des moyens qui firent son renom ou qui lui faisaient croire en l'avenir, se retrouve ainsi souvent démuni, seul face aux ténèbres: comment faire entendre sa différence, comment faire entendre d'une même voix à la fois ce qui exile et ce qui constitue l'identité?

En misant justement sur la solitude et le temps — sur la chronique ou les confessions.